

L'envie de la danse

Bruno Lemieux

Number 113, Spring 2007

Trente ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14142ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemieux, B. (2007). L'envie de la danse. *Moebius*, (113), 67–74.

BRUNO LEMIEUX

L'envie de la danse

En souvenir de M. G. / 1957-2005

Sur la piste dans le grouillement des corps parmi ceux nombreux qui n'étaient pas nés la première fois que j'ai mis les pieds dans ce bar. Tout est resté semblable, pourtant si différent. Dans le mouvement de la musique mes membres comme ils bougeaient quand j'avais la moitié de mon âge. Rien n'a changé pour moi de l'intérieur malgré la trentaine qui s'achève : saccades ligaments le sang dans les muscles chaleur sur la peau frôlements les yeux mi-clos dans la mitraille du stroboscope, mon corps ne s'est pas trop appesanti ni ma peau ridée ni mes cheveux devenus gris. Pourtant je suis invisible ici sans plus d'amis pour qui exister en ces catacombes sonorisées où je suis venu ce soir.

Près des haut-parleurs ça rugit en version technogarage « ... à midi ou à minuit / Il y a tout ce que vous voulez aux Champs-Élysées ». Reprise tonique d'un groupe que je ne connais pas. Je danse. La piste est envahie de jeunes filles s'y ruent des gars se mettent à sauter sur place. Je monte descends sur mes jambes-pistons. « J'ai rendez-vous dans un sous-sol avec des fous / Qui vivent la guitare à la main... » Une image me zèbre l'esprit. Éclats tungstène des souvenirs mêlés au feu des projecteurs sur les corps qui se trémoussent, fragments d'histoires qui s'entremêlent. M. et moi dans ce même bar, quinze ans plus tôt, à crier pour nous comprendre à boire de la bière à lire sur les lèvres les mots qui se perdent dans cet aquarium sonore, nos oreilles écoutilles submergées par la « basse », « ... gui-

tare à la main, du soir au matin / Alors je t'ai accompagnée, on a chanté, on a dansé. »

Quand elle est morte, M. avait déjà commencé à disparaître, elle n'avait plus mangé depuis longtemps et perdu sa chevelure. La maladie et la souffrance avaient remodelé son être que l'on sentait à la fois outrageusement usé et rajeuni à la fois. M. avait cessé de vivre dans la nuit et délivrée enfin détendue elle reposait sur son lit sans y toucher vraiment, aurait-on pu croire, comme si le mal qui l'accablait désormais disparu avait pesé plus lourd encore que ce qui restait de son corps. Les infirmières de la maison de soins palliatifs avaient fait sa toilette et toute mignonne dans sa robe cousue de paillettes minuscules, dans sa robe qui laissait voir ses bras marqués par tant d'injections elle avait l'air d'une Belle au bois dormant postmoderne.

Dans le soubresaut de la danse, de courts moments m'échappent. Je goûte cet oubli de moi-même par intermittence, autant de petites brèches dans la lucidité. Ces instants d'inconscience et d'instinct où mon corps maintient son équilibre malgré la brusquerie tribale des gestes : désarticulations des bras torsions du tronc écarts des jambes, ces changements de posture m'envoûtent, ivresse du déséquilibre plus vive que l'enivrement même.

Je vois le bar quasi désert, quelques personnes tout au plus jouent au billard ou discutent, peut-être des gens rient-ils que je ne vois pas. C'est dimanche soudainement, un dimanche soir d'automne après le cinéma et M. est assise à une table la musique plus assourdie, c'est peut-être du jazz ou un soft-rock aux teintes lyriques. Imaginons que c'est « On Every Street » de Dire Straits. Je suis assis près d'elle et comme nous le faisons à cette époque nous buvons des Mojitos, doubles. C'était toujours deux pour un le dimanche soir alors nous buvions des doubles en parlant du film que nous venions de voir, nous rejouant des scènes en inventant les répliques qui selon nous manquaient, modifiant le montage, parfois le casting. Dans la pénombre enfumée du bar, je suis assis près d'elle, mais la musique est trop forte maintenant et je n'entends plus ce que nous nous disions. Je reviens à moi, seul dans le grouillement de la foule. J'abandonne mes bras, mes jambes

à d'étranges saccades mon cou se rompt presque ma tête que j'échappe mon front comme s'il frappait le mur. Le sang bat à mes tempes la sueur l'essoufflement que je transforme provoque, l'overdose d'oxygène qui me guette la bouche ouverte à pomper l'air moite comme un cheval emballé sur la piste. Je vois double je peux m'effondrer je m'en fous.

Dans l'autocar. Pourquoi cette image plutôt qu'une autre, l'autocar. Derrière la vitre les poutrelles du pont Champlain le néon « Five Roses » des silos le centre-ville défile comme un décor une trame sonore dans mes écouteurs. Ce matin-là, j'étais passé chez elle avant de partir. Sur la console de l'entrée des enveloppes décachetées des comptes à payer des formulaires pour les assurances. Quelqu'un du CLSC devait venir alors elle attendait. Sur la table à café du salon des piles de livres et des bouteilles de pilules composaient un étrange échiquier. M. avait écrit sur un bloc-notes ce qu'elle ne voulait pas oublier sur une feuille à part, une esquisse nouvelle. Son visage était triste malgré le sourire détendu qu'elle avait souvent après l'injection, elle souriait comme une fée fatiguée et semblait voir un halo autour des choses. J'avais préparé la seringue, ça la reposait de ne pas devoir le faire. Je lui dis que je passerais la journée à Montréal pour changer d'air, une expo au musée, puis *Kakfa* peut-être au TNM – silence pendant que je la shoote – que je l'emmènerais avec moi dans ma tête, et qu'elle pourrait voir par mes yeux. Sherbrooke. Magog. L'autoroute 10. Le car remonte la rue Berri. Terminus. Je pense d'une façon nouvelle depuis que le cancer l'use et la confine. La maladie fait corps avec elle, amaigrissement chute des cheveux repousse rechute rémission. Tremblements des membres piqués percés meurtrissures des bras pâlis durcis les veines éclatées tout ça pareil au marbre de Carrare. Et ses yeux vert d'eau s'agrandissent au milieu d'un visage à la fois celui d'un vieillard et d'un enfant à naître, comme on en voit dans les pages du *Science & Vie*. Sur le pas de la porte alors que je lui souhaitais une bonne journée, M. m'avait dit de ne choisir qu'une seule œuvre, que tout le musée c'était trop. Puis elle avait demandé que je lui rapporte des toiles vierges des petites et du blanc de titane. J'allais choisir une

œuvre pour elle, une salle peut-être si ça valait vraiment la peine, dont j'allais apprendre par cœur les formes et les couleurs pour tout lui décrire au retour.

« Paysages manufacturés », ç'avait été ça que je lui avais raconté. Une série de photos grand format. Des mines, résidus toxiques des usines abandonnées, des cimetières d'objets. Les eaux de ruissellement charriant les pigments du monde industrialisé salissures ocre rouille émeraude cyan, des eaux ferrugineuses chargées de solvant de biphényles polychlorés d'huile usée. Toute cette eau pour laver la pierre et les métaux tirés du sol faisant des villes fières les édifices les automobiles les trains métros avions cargos de toutes les mouvances. Les femmes et les hommes de ce siècle naissant dont les pupilles s'arrêtent sur les clichés, ce siècle vieux déjà de la fatigue et des égarements du siècle dernier dans l'écho des salles du Musée d'art contemporain. Et je portais le corps meurtri de M. en mon regard même posé sur ces images pourtant si belles de la ruine du monde : stries noires irrégulières des carrières de granit du Vermont montagnes défaites amoncellements de pneus fertiles en promesses d'incendies ravageurs, fumées à venir au milieu des champs en jachère et qui satureront de suie les bronchioles des enfants et leurs mères se demanderont pourquoi – pourquoi – carcasses de voitures rompues pressées en blocs multicolores avec lesquels s'érigent des murs délirants à la lisières des arbres défoliés leurs branches nues dans le vent pareilles à des battements de cils, carcasses des cargos sous le chalumeau des ouvriers du Cambodge les découpent en tranches après qu'ils eussent fait cent mille fois le tour de la Terre portant l'Afrique et l'Asie dans leurs flancs jusqu'aux îles obèses qu'enfante un Occident en quête de sens, les fins d'après-midi dans les cours d'école dans les commerces des villes pareilles dans les bouchons des autoroutes dans le coffre arrière des voitures cette profusion empaquetée dans le plastique et le carton des bananes à 67 ¢ le kilo et du café des oranges des bouteilles de vin pour le repas du soir des quartiers d'agneau de Nouvelle-Zélande des saumons entiers fumés nitrite de sodium n'ajouter que de l'eau et faire chauffer des bâtons de golf des robes de Barbie un pyjama à l'effigie de Spider Man des patins à roues alignées des DVD de

contrebande du Coke diète un téléphone cellulaire qui sonne – merde ! pourquoi l'ai-je laissé dans mon attaché-case, pourquoi l'ai-je mis dans le coffre je vais être en retard. C'est ce que me disent toutes ces photos alors que je les regarde, que j'en scrute les détails pendant que M. restée chez elle espère sans doute ne pas retourner à l'hôpital. C'est ce que je lui dirai, que les photos d'Edward Burtynsky sont des photos qui hurlent.

Las du rythme je me fraie un passage vers le bar, j'ai soif « *Let me please introduce myself / I'm a man of wealth and taste / And I laid traps for troubadours / Who get killed before...* ». Le cadran luminescent de ma montre lance son faisceau bleu. Des années depuis que je suis venu dans ce bar et le D.J. – un autre D.J. – joue « Sympathy For The Devil » au tournant de minuit, tout comme avant. Je souris je bois reprends ma cadence « *Ooo, who, who / Oh yeah / What's my name / Tell me, baby, what's my name...* ».

En sortant du TNM j'avais pris le car de 23h30 pour rentrer et j'étais arrivé tard chez moi. Sur le répondeur sa voix disait qu'elle repartait pour l'hôpital avec sa sœur, que sa température frôlait les 40° C, que les vomissements l'épuisaient. Puis d'une voix contrefaite et lasse elle avait ajouté comme au temps où nous jouions aux films de Rohmer « *J'sais pas quoi faire, j'sais pas ce que j'avais faire...* ». Il me semble l'entendre alors que je danse, je ferme les yeux bouge plus lentement et je vois son visage apparaître sur le revers de mes paupières mais parfois tout reste flou. Ça ne dure pas longtemps, quelques instants à peine et l'image revient. Ça me donne le vertige j'ai peur d'en arriver un jour à oublier ce qui la faisait « elle », d'être condamné aux photos pour me la rappeler. Puis je me dis que c'est impossible que ça n'ira pas jusque-là.

Dans le sac que je transportais il y avait le programme de *Kafka* et le dépliant du musée, une biographie d'André Breton, des pinceaux, du blanc de titane, trois toiles sur cadre, des bonbons au beurre et une demi-bouteille de Chablis. J'avais traversé le stationnement du CHUS en prenant de grandes inspirations que je relâchais par coups secs puis j'étais entré dans le hall d'un pas pesant j'avais emprunté l'escalier pour retrouver le corridor du septième étage. M. était dans son lit, je me rappelle son grand pyja-

ma de soie. Je la regarde avant d'entrer, assise dans son lit occupée à peindre pour chasser l'angoisse faisant jaillir sur ses vêtements et les draps de petites constellations de couleur. Une toile déjà en ce début d'après-midi ; des rectangles vifs éclairent un fond sombre jaune rouge vert en transparence dans le noir. Une préposée sort de la chambre au moment où j'y entre. Je suis de retour auprès de M. qui me semble plus petite encore que le jour d'avant. Elle a su au matin que le traitement de chimio n'a pas fonctionné, que l'occlusion, que le cancer, que. Ses yeux lui mangent le visage. C'est ce qui s'était passé ce jour-là. Elle avait murmuré « Nue, c'est Auschwitz. »

Le levine qu'on lui avait installé barrait le bas de son visage et passant par le nez puis la gorge drainait son abdomen. On est restés à se regarder un long moment avant que j'aie cherché de la glace au bout du corridor, il y avait une machine distributrice, j'ai acheté un sac de chips au barbecue, mis la bouteille dans la glace et défait les paquets. Pendant ce temps M. répétait les mots de l'oncologue. J'ai débouché le Chablis, lui en ai versé un peu. Le temps a ralenti sa course et je me suis assis en tailleur face à elle dans son lit malgré le règlement. Comme elle ne pouvait pas manger M. avait léché quelques chips. Elle léchait les chips pour avoir dans la bouche autre chose que le goût métallique des médicaments. Ensuite, tassant le tube gastrique qui lui sortait du nez, elle prenait de petites gorgées aussitôt pompées. Au moins le goût du vin, la sensation, le sentiment de vivre. « Il n'y aura plus de M. bientôt. » Elle avait dit ça en me pressant les mains. Je regarde son visage son cou les os saillants de ses clavicules, je regarde la poitrine qu'elle n'a plus et je repense aux fois déjà lointaines de nos corps, de ses formes pleines, mon sexe durci contre elle. Devinant mon trouble elle avait rajouté en un étonnant sourire « Mon cadavre sera exquis, j'en suis convaincue. »

Je bouge toujours suivant le rythme noyé de sueur et de décibels, mais avant d'être ici avant d'en avoir eu l'idée je suis allé au cimetière malgré l'heure tardive et la clôture à que j'ai dû escalader. J'ai balayé de la main les feuilles mortes qui étaient sur la pierre de M. et j'ai suivi du doigt les sillons qui forment les lettres de son nom. Agenouillé

dans l'herbe mouillée sur le sol froid j'ai senti monter cette envie, l'envie de la danse et je suis venu dans ce bar où nous venions. Je suis au milieu de la masse compacte des jeunes gens qui se trémoussent sur la piste. Je soulève mes bras mes jambes les projette les retiens, je me soûle du mouvement qui me traverse. Me montent des larmes mais je danse. Je m'essuie les yeux du revers des mains je presse sur mes paupières fermées à travers elles sur mes globes oculaires des taches de couleurs apparaissent, forment une image vive et c'est elle que je vois, M. dans une robe moirée noire au vaste décolleté elle est légèrement penchée ses mains sont jointes sur ses genoux à peine fléchis pour maintenir son équilibre elle rejette un peu la tête vers l'arrière de trois quarts ses cheveux sont ceux de Marilyn Monroe dans *Sept ans de réflexion* elle esquisse un sourire mi-apeuré mi-enjôleur comme si elle posait si elle cherchait l'œil du photographe sa complicité sa bouche est rouge ses yeux sont maquillés de noir et l'éclairage – je presse plus fort encore sur mes yeux kaléidoscopes pour ne pas perdre l'image – l'éclairage à la fois de face et en contre-plongée jette sur elle une lumière dorée lui donne un aspect irréel comme si elle était en apesanteur elle semble flotter au-dessus du commun à la manière de la madone de la Guadeloupe en ce lieu où je danse, je reconnais un signe de sa présence et je sais désormais que je la porte en moi. Quand j'ouvre les yeux, j'ai repoussé ma peine.

